



**HAL**  
open science

## NoteLecture. Lallement et al. Makers. Enquête sur les laboratoires du changement social,

Jean-Pierre Durand

### ► To cite this version:

Jean-Pierre Durand. NoteLecture. Lallement et al. Makers. Enquête sur les laboratoires du changement social,. Nouvelle Revue du travail, 2018. hal-03915705

**HAL Id: hal-03915705**

**<https://hal.science/hal-03915705>**

Submitted on 29 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Isabelle Berrebi-Hoffmann, Marie-Christine Bureau et Michel Lallement, *Makers. Enquête sur les laboratoires du changement social*, Paris Le Seuil, 2018, 348 pages.

Jean-Pierre Durand

Directeur de la *Nouvelle Revue du Travail*

Le titre de l'ouvrage propose d'emblée la thèse développée par les auteurs : en quoi les *fab lab* et les *hackers spaces* sont les lieux et les organisations dans lesquelles se mettent en place les prémisses de la société future ? Un des sous-titres de l'Introduction est encore plus explicite : « Sur les chemins du post-capitalisme ? ». C'est à la fois la suite de l'ouvrage précédent de Michel Lallement<sup>1</sup>, portant cette fois sur des lieux français, et son approfondissement quant à la thèse avancée. Les trois auteurs, tous membres du LISE-CNAM ont enquêté depuis le début des années 2010 dans plusieurs dizaines de *fab labs* et d'*hackerspaces* (rassemblés sous le vocable de *makerspaces*) et fréquenté nombre d'événements nationaux ou européens rassemblant les membres de ces groupes.

L'Introduction développe les ruptures engagées par ces *makerspaces* : recours à des technologies avancées (impression 3D, découpe laser, machines à commandes numériques, nouveaux matériaux...), dépassement de la disjonction entre conception et fabrication, possibilité de devenir *personal fabricator* à partir d'un outillage de plus en plus individualisé, etc.. Ce qui frappe le plus les auteurs réside dans le fait que les mêmes technologies peuvent être utilisées à la fois par des individus ou par des multinationales. Tout en relativisant légèrement les propos de Chris Anderson « prophète autoproclamé de la révolution maker » (p. 22), les auteurs n'hésitent pas à considérer que « par leur action, les makers ne font pas que chahuter l'ordre industriel dominant (...), ils sont promoteurs des promesses de rupture (...) dans le droit [par exemple] » (p. 23) et en particulier dans celui de la propriété intellectuelle : si cela peut être le cas pour le design et les arts (encore que les droits d'auteurs versés aux designers par les grands industriels du meuble ne dépassent pas quelques % du coût de fabrication), on sait quelles batailles, largement victorieuses, mènent les grandes compagnies informatiques contre le libre (expression générique forgée à partir du logiciel libre).

Le premier chapitre reconstruit la généalogie du mouvement maker à partir du « do it yourself » et du bricolage qui ont accompagné le développement du capitalisme en particulier dans la dernière moitié du XX<sup>e</sup> siècle en tant que « levier d'émancipation individuelle et collective » ; c'est peut-être faire fi de la satisfaction des besoins primaires des familles d'OS à travers le jardinage et le bricolage durant les Trente Glorieuses pour compléter les bas salaires... Y compris que l'émancipation y était plus individuelle que collective dans ces activités domestiques, l'émancipation collective passant plutôt par le mouvement syndical en pleine expansion.

Le second chapitre analyse le processus de développement des *fab labs* et des *hackerspaces* en France. L'agrégation de ces deux types d'espaces peut étonner : si les seconds reposent essentiellement sur des principes contestataires de la société capitaliste avec des modes de regroupements inspirés bien souvent des anarchistes, les premiers, les *fab labs*, rassemblent des « tiers-lieux » qui vont du simple co-working aux espaces étroitement liés aux entreprises avec une logique marchande affirmée : le chapitre 4 montre d'ailleurs comment les acteurs de ces espaces naviguent entre concessions aux institutions —entreprises, universités,

---

<sup>1</sup> Michel Lallement, *L'âge du faire. Hacking, travail, anarchie*, Le Seuil, 2015. L'auteur s'y intéresse aux *hackerspaces* de la seule baie de San Francisco.

collectivités locales— ou à la marchandise dans les *fab labs* ce qui tranche avec l'esprit libertaire qui règne dans les *hackerspaces*. Les auteurs ont d'ailleurs bien conscience d'avoir à se défendre face à ce que des lecteurs pourraient considérer comme un curieux assemblage, car le seul trait commun des ces deux types d'espaces réside dans le *faire* (p. 269 et 316). Il est probable que leur rapprochement derrière le vocable de makerspaces a surtout eu lieu pour des raisons de représentativité du phénomène : même si les chiffres prêtent à débat en raison de l'imprécision des définitions et du périmètre incertain de chacun de ces groupes, *fab labs* et *hackerspaces* n'intéressent guère plus d'une dizaine de milliers de personnes en France, à la fois atomisés dans leurs espaces locaux et se regroupant en réseaux qui, dans bien des cas, vivent volontairement séparés.

Les chapitres suivant se focalisent plus sur les modes d'organisation et de fonctionnement des makerspaces. On y retrouve alors le débat récurrent entre les tenants du partage gratuit et ceux qui préfèrent développer des activités marchandisées (produits ou services). Les tensions entre organisation horizontale à la recherche de nouvelles formes de démocratie et organisation hiérarchisée au nom de l'efficacité segmentent aussi le milieu. Il faut aussi opposer les partisans de l'ouverture vers un public plus large à ceux qui considèrent que leur investissement personnel n'a pas pour objectif de satisfaire des besoins ou des attentes extérieures. Les auteurs renvoient aussi dos à dos démocratie égalitaire et méritocratie technique, laquelle conduit à l'émergence d'une élite qui peut prétendre être légitime pour gouverner le makerspace. La convergence avec les théories des communs devient inévitable et les auteurs exposent leur optimisme quant « à la délibération et l'expérimentation quasi permanentes qui [y] constituent la norme dominante » (p. 108) ; optimisme qui tranche quand même quelque peu avec la très faible amplitude des débats rapportés dans ces mêmes chapitres.

Le chapitre 5 propose sept trajectoires de makers fondées sur l'analyse de deux cent seize profils ; les auteurs s'intéressent aux parcours, centres d'intérêt, bifurcations, identités en tenant compte des activités principales des individus : création artistique, fabrication artisanale et mécanique (3D, laser...), informatique, etc. Quoique l'exercice ne soit pas aisé pour les auteurs, le lecteur aurait aimé que ces trajectoires soient croisées avec la triple appartenance de classe, de genre et ethno-culturelle. C'est d'ailleurs peut-être le grand manque de l'ouvrage de n'avoir fait que des allusions à ces trois types d'appartenance lorsque qu'ils étaient incontournables : blancs et diplômés pour les informaticiens et les ingénieurs, plutôt démunis pour les bénéficiaires des formations de certains *fab labs* (cf. chapitre 8) ou majorité de femmes à la SCIC-SARL d'ICI-Montreuil. La question de la diffusion des valeurs, des enseignements, des innovations et des modèles créatifs (dans le gouvernement des organisations par exemple) des makerspaces dans les différentes classes et catégories sociales semble souvent hors champ, ce qui tranche avec l'hypothèse centrale de l'ouvrage qui place le *make* au cœur des changements sociaux à venir.

Les trois derniers chapitres montrent comment les makers s'organisent ou se constituent en *mouvement*, pas tout à fait en mouvement social comme le définit Alain Touraine, mais pas loin. Il s'opposent dans bien des cas —mais pas toujours, loin s'en faut, du côté de certains *fab labs* (p. 217)— à l'organisation du travail et à ses finalités (une sorte de rationalisation), mais surtout ils disposent d'une rhétorique unificatrice autour de la « culture du faire » largement centrée sur le rôle des techniques<sup>2</sup>, de la créativité (chapitre 6) et du partage (ici, à différents degrés). Mais c'est surtout en s'organisant en réseaux que le mouvement se

---

<sup>2</sup> La tentative de récupération des initiatives maker par le transhumanisme dans certains *fab labs* est évoquée p. 229.

structure : il s'agit d'abord de réseaux locaux ancrés dans la réalité économique, sociale et culturelle d'un quartier, d'une ville ou d'une région, à la fois pour bénéficier des aides mais aussi pour mailler le territoire en un ensemble de propositions et d'initiatives pour créer « une effervescence collective » selon les auteurs. Au-delà des makerspaces, la visibilité du mouvement passe par des rassemblements et par leur institutionnalisation aux niveaux national et international : c'est ici que resurgissent les différences entre les *fab labs* et les *hackerspaces*, ces derniers rassemblant bien plus des militants (p. 257) que des marchands. L'ouvrage quitte alors l'hexagone pour l'Europe entière et Dakar jusqu'aux associations internationales, pour soutenir le développement d'une logique réticulaire renforçant la cohérence du monde maker vers de nouvelles conquêtes. Lesquelles passent par l'essaimage (ce que certains ne manqueront pas de qualifier de scissions ou de schismes dans nombre de cas) comme pratique d'un certain militantisme pour diffuser les pratiques et la rhétorique des makers. On y retrouve les thèses de Michel Callon développées à propos du sauvetage des coquilles Saint Jacques dans la baie de Saint-Brieuc : les passeurs (p. 282) qui sont à cheval sur plusieurs pratiques ou appartenant à des champs d'activités et/ou de connaissances différents font converger des initiatives qui auraient pu rester isolées. En revanche, il y a de moins en moins lieu de s'étonner du rapprochement des arts et du numérique (p. 282 et ss) au regard des contenus actuels des galeries, des expositions ou des enseignements dans les écoles d'Art.

Le chapitre 8 montre bien la prégnance de la logique coopérative (avec quelques fois une direction où sont représentés les bénéficiaires, les financeurs et partenaires, les salariés et les fondateurs (p. 287)) tout en soulignant les intérêts des participants : partage d'un local, polyvalence du lieu, importance du numérique, modèle économique alliant création, fabrication (voire formation) et vente. C'est dire aussi que la durabilité de nombre de *fab labs* repose d'abord sur la marchandisation des produits et des services, comme ICI Montreuil (p. 299) où 80 % des participants sont travailleurs indépendants, en majorité autoentrepreneurs. D'autres lieux, très soutenus par les collectivités territoriales sont des outils de socialisation scolaire et professionnelle comme à Gonesse : on ne voit guère ici la différence, en dehors de la désignation du lieu, avec les associations prospères de l'économie solidaire.

Comme on peut s'en douter, la conclusion propose un exposé *pro domo* en faveur du faire (p. 322). Pourtant l'objet semble se déplacer et, de levier du changement social dans l'introduction ou dans le chapitre 8, le faire ne s'intéresse plus qu'au travail tout en fustigeant ses réformateurs : « Plutôt que de raisonner paresseusement en termes d'hybridation ou de récupération, postures finalement très conservatrices, c'est davantage en faisant le pari que du neuf se construit sur les débris du vieux monde fordien que l'on pourra finalement prendre au sérieux le monde maker comme un des vecteurs de recomposition radicale du travail » (p. 324). On peut remarquer que le monde fordien a déjà été largement attaqué (même si le principe du flux est maintenu et renforcé) par la *lean production*<sup>3</sup> qui permet la *customization* des produits et des services fabriqués et diffusés à grande échelle. Mais l'essentiel ne nos critiques portent sur d'autres enjeux du changement social et sur les outils conceptuels et paradigmatiques pour en parler à partir du *faire*, afin d'ouvrir les débats.

Au fond, un ouvrage sur les makers comme agent du changement social devrait aussi recenser les causes ou les raisons de la marginalité des makerspaces ; on peut toujours soutenir que ce qui se déroule dans les marges deviendra le centre demain, mais on peut aussi douter des effets sociétaux des valeurs partagées par les makers (dont on a vu la diversité et bien souvent

---

<sup>3</sup> Cf. mon livre *La fabrique de l'homme nouveau. Travailler, consommer, se taire ?*, Lormont, Editions Le Bord de l'Eau, 2017.

les oppositions entre *fab labs* et *hackerspaces*). Ces limites pourraient avoir au moins trois types de causes :

- la nature des produits ou des services proposés par les makers reste en général éloigné des marchés qui organisent la consommation de masse : si l'on peut voir un certain succès dans le verre avec les Arts codés (p. 281), peut-on penser que le *personal fabricator* est l'objectif privilégié des consommateurs ?
- le mouvement maker n'a, pour l'instant (?), aucun effet sur le fonctionnement macro-économique, très critiqué dans son essence par celui-ci, du capitalisme contemporain<sup>4</sup>. Plus encore, le mouvement maker est très dépendant, technologiquement et économiquement des ressources du système dominant,
- la nature sociale des membres et surtout des animateurs ou des dirigeants des makerspaces (bien souvent des blancs à bac + 3 jusqu'à bac + 8), la plupart du temps très insérés dans le tissu productif capitaliste, limite l'influence du mouvement, dont les valeurs restent très étrangères à la majorité de la population.

D'un point de vue plus théorique, la problématique de l'ouvrage est largement centrée sur les rapports entre individus et société (voir l'Introduction en particulier). Ce qui est un choix cohérent avec l'objet construit autour des initiatives individuelles de création (ou d'adhésion) d'un makerspace, privilégiant bien souvent l'individualisme, même s'il est appelé à construire le collectif du *hackerspace* ou du *fab lab*. Mais ce collectif reste à taille limitée (les « lieux », voir par exemple p. 86) ou s'en tient à l'identité collective et à sa rhétorique<sup>5</sup> sans se préoccuper des déterminants économiques —ou financiers— qui structurent nos sociétés et qui tendent à confiner les mouvement contestataires comme celui des hackers dans les alvéoles sociales qu'ils tolèrent —voire qu'ils encouragent si nécessaire.

Cette critique est à son tour cohérente avec les choix épistémologiques des auteurs qui recourent à l'interactionnisme (p. 190) et à une sorte d'individualisme méthodologique, non pas issu de Frederik Von Hayek ou de Raymond Boudon mais d'Emmanuel Kant réinterprété : « la recherche des intérêt particuliers doit conduire, par effet de composition, à la promotion d'un intérêt général » (p. 189) ; cette vision est aussi le leitmotiv du libéralisme et s'accorde bien avec des analyses qui écartent les questions macro-sociales. La priorité accordée à l'individu et à l'individualisme comme acteurs privilégiés de l'histoire converge-t-elle avec les travaux de Michel Lallement, du familistère Godin<sup>6</sup> jusqu'aux analyses de *L'Age du Faire*, en passant par ses recherches en cours sur les groupes anarchistes américains ?

Tout se passe comme si, face aux échecs des tentatives de changement social et de révolutions du XX<sup>e</sup> siècle qui attaquaient le capitalisme par le haut (le pouvoir d'État et la propriété collective des moyens de production), les auteurs de *Makers* pensaient que le changement

---

<sup>4</sup> Toutes choses égales par ailleurs, ce mouvement contre-culturel n'est pas sans rappeler celui des hippies des années 1960-70, en particulier dans la première puissance économique mondiale, dont on connaît la faible influence qui en résultat autant sur la guerre du Viet-Nam (ce sont les Vietnamiens qui ont imposé la fin de la guerre) que sur le développement du capitalisme ou sur la consommation de masse. La seule différence —qui n'est pas mince— réside dans le changement de champ : de la culture à la *production* de biens et de services ; mais est-ce suffisant ?

<sup>5</sup> Voir p. 133 ou les derniers chapitres. L'Introduction pose d'ailleurs comme problématique seconde celle de l'identité collective qui ferait « perdurer un monde social commun dont nous mesurons chaque jour l'inventivité » (p. 12) tout en multipliant les « alliances susceptibles d'accroître la sphère d'influence de la culture maker » (p. 33). A y regarder de près, il y a effectivement la possibilité d'une *lecture culturaliste* de cet ouvrage.

<sup>6</sup> Michel Lallement et Sylvie Gillet, *Le Travail de l'utopie : Godin et le Familistère de Guise. Biographie*, Paris, Les Belles Lettres, 2009.

social viendrait par le bas et par les initiatives individuelles ou locales. C'est un mouvement intellectuel qui se développe depuis quelques décennies avec par exemple les ouvrages de Bruno Trentin ou d'Yves Clot<sup>7</sup> et plus récemment de Thomas Coutrot<sup>8</sup> qui veut bien reconnaître qu'en l'absence de perspectives de changement macro-économique, il faut bien proposer quelque chose. Il n'est pas certain que le dépit soit bon conseiller théorique ou politique. Car s'il est nécessaire de redonner toute sa place à l'individu et au sujet, son émancipation ne peut éluder les questions économiques, macro-sociales et pour tout dire financières qui nous ont déjà coûté quelques crises productrices de nouvelles inégalités dans tous les champs d'activités des individus...

Malgré ces divergences d'interprétation, *Makers* est un ouvrage à découvrir pour toutes celles et ceux à la recherche des sources du changement social et des transformations du travail. La qualité des matériaux recueillis et les analyses proposées lancent des débats qui doivent déborder les seuls makerspaces vers la société dans son ensemble.

---

<sup>7</sup> Bruno Trentin, Voir mes critiques de ces deux ouvrages dans la *Nouvelle Revue du Travail* ; Jean-Pierre Durand, « Bruno Trentin, *La Cité du travail. Le fordisme et la gauche* », *La nouvelle revue du travail* [En ligne], 2 | 2013, mis en ligne le 30 mars 2013, consulté le 20 août 2018. URL : <http://journals.openedition.org/nrt/700>  
Jean-Pierre Durand, « Yves Clot, *Le Travail à cœur. Pour en finir avec les risques psychosociaux* », *La nouvelle revue du travail* [En ligne], 2 | 2013, mis en ligne le 30 mars 2013, consulté le 20 août 2018. URL : <http://journals.openedition.org/nrt/601>

<sup>8</sup> Thomas Coutrot, *Libérer le travail. Pourquoi la gauche s'en moque et pourquoi ça doit changer*, Paris, Le Seuil, 2018.